

# LA MACHINE À ÉCRIRE

## LA PROSE BUISSONNIÈRE DE LUIGI DI RUSCIO

Si l'un de mes critères de lecture (surtout en poésie) est celui-ci : il faut que je sente quelque chose derrière ce que je lis (sinon le livre me tombe des mains), alors je suis heureux de vous parler de *La Neige noire d'Oslo*<sup>1</sup> puisque, au fil des pages, la complexité du personnage de l'auteur s'est épaissie au lieu de s'éclaircir. Dans ce « roman », l'écriture de Luigi Di Ruscio (il naît dans les Marches en 1930 et meurt à Oslo en 2011) m'apparaît quadruplement buissonnière : d'abord parce qu'elle se situe en dehors des clous littéraires, ce dont il avait parfaitement conscience (« certains faiseurs d'anthologies préféreraient que je n'existe pas, ils ne savent pas où me mettre, tant de fois j'ai eu la sensation de vivre à contre-pied ») ; ensuite parce qu'elle fut sans doute la seule échappatoire de l'ouvrier métallurgiste dans un monde qui contredisait quotidiennement ses convictions communistes (« l'exercice de la dérision devint la seule arme de notre espérance perdue [...] le soussigné est condamné à exprimer la désespérance des choses ») ; troisièmement, parce que ni sa femme ni ses quatre enfants norvégiens ne parlaient ni ne lisaient l'italien, ce qui lui permettait d'écrire tout ce qu'il voulait sans jamais risquer d'être lu par eux (« Si ma femme et mes enfants ne parlent pas italien c'est que j'ai fait en sorte qu'ils n'aient pas envie de l'apprendre, il existe une espèce de censure, d'abord familiale, puis sociale que j'évite en vivant à Oslo »). On dirait que Di Ruscio s'est appliqué consciencieusement à devenir un étranger (tant d'un point de vue géographique que linguistique)

1. Luigi Di Ruscio, *La Neige noire d'Oslo*, traduit de l'italien par Muriel Morelli, préfacé par Angelo Ferracuti, Éditions Anacharsis, 2014.

afin de pouvoir le rester à vie. Au fil des années, cela deviendra aussi son statut en Italie lorsqu'il y reviendra pour des vacances (« Après toutes ces années d'émigration le soussigné ne retrouve plus rien quand il rentre au pays, les gens et les lieux de son enfance ont à jamais disparu. ») Le quatrième concerne l'autre sens de *buissonnier*, car si trois thèmes essentiels s'enchevêtrent dans *La Neige noire d'Oslo* (la vie conjugale et familiale, l'usine, la poésie — « on n'appartient pas seulement à l'écrabouillis social »), alors je peux presque affirmer que ce sont les trois branches épineuses d'un buisson ardent auxquelles Luigi Di Ruscio n'aura jamais cessé de s'écorcher l'âme parce qu'il n'aura jamais su s'en dépêtrer : « Quand j'ai commencé à écrire j'étais loin de m'imaginer que j'allais endurer autant de peines [...] et si ces écrits ne vous plaisent pas, passez votre chemin, pas d'ingérence, c'est déjà beaucoup que le bolchevisme ait été possible, allons, encore un essai, une belle série d'octobres rouges, je me sens fringant en ce printemps précoce. » Afin de m'éviter les sempiternels regrets, je peux tout aussi bien, et c'est valable pour quasiment toutes les citations, proposer une autre occurrence, peut-être un peu plus parlante : « je ne peux pas croire que l'écriture soit la seule joie qui me reste à vivre, un nouveau vélo super-léger, me hisser jusqu'en haut des montées, cesse d'écrire ces poésies catastrophiques, achète-toi un nouveau jean, rase-toi, lave-toi, reviens aux problématiques du lit conjugal, enlève-moi tout ce cambouis. » Personnage contradictoire que l'Italo-norvégien, adepte de la cause des femmes sans aucune ambiguïté mais non pas sans humour : « la souveraineté des femmes sur leur propre ventre doit être absolue et sans ingérence papale lequel a fait vœu de chasteté » ; communiste dans l'âme mais qui faisait baptiser ses enfants : « Le pape se montre au peuple d'Oslo [...] il bénit mon fils Adrian perdu dans la foule [...] il faut que ça tombe sur lui, avec tous les posters de Lénine et de Che Guevara qu'il a dans sa chambre d'enfant ».

L'écriture non conforme de Luigi Di Ruscio (il se définit lui-même comme « phénomène culturel non homologué ») est absolument merveilleuse, percutante comme les coups de poings d'un enfant assenés à tout ce qui limite ; elle est merveilleuse dans sa façon de digresser sans crier gare et sans jamais se casser la figure tout en dérapant parfois sur une page facilement glissante ; elle est percutante dans sa façon si originale, si vraie et parfois si crue de voir les choses : « ma Muse conjointe me laisse dormir et rêve que j'arrête d'écrire toutes ces idioties car il y a tant de choses bien plus utiles à faire en ce monde, l'Union soviétique est une sorte d'amulette, tant qu'elle existe la course vers les plus terrifiantes horreurs sera ralentie et

le cours du monde est de plus en plus forcené [...] une femme qui a envie et pas envie et te demande de ne pas la réveiller, il faut être de plus en plus débile pour être parfaitement adapté, même Fortini ne savait plus quoi faire, je suis père de famille et je joue le rôle de l'inquisiteur familial, qui a fait ça et qui a cassé ceci [...], j'exécute avec joie les ordres les plus absurdes, on est tous brisés et plumés. Il faut se réapproprier la totalité, c'est ce que j'essayais de faire en écrivant de la poésie mais je ne parvenais au mieux qu'à m'ironiser, je ne me prenais pas au sérieux, dans le cas contraire je biffais et j'arrachais. » Bien que « non homologué », le poète Luigi Di Ruscio fut très tôt reconnu par ses pairs. Franco Fortini préfaça son premier recueil en 1953 ; Antonio Porta le publiera plusieurs fois dans la revue *Alfabeta* avant de l'intégrer dans une anthologie en 1979 : « Porta est un incroyable libertin de la poésie, son anthologie recense toutes les manières possibles et imaginables de faire de la poésie, moi je représente le genre le plus ludique car la poésie est une fête qui projette une autre façon d'être. » Luigi Di Ruscio n'avait que le certificat d'études et je me demande si ce n'est pas sa situation décalée dans le milieu littéraire italien des années cinquante qui l'aurait poussé à émigrer en Norvège en 1957. Dans *La Neige noire d'Oslo* (si bien traduit par Muriel Morelli) trop d'occurrences nous le laissent supposer sur à peine quelques pages : « mes poésies avaient fait de moi un véritable "sujet de moquerie et de récréation" [...], je pars avec une valise pleine de manuscrits, une poétique dans un symbolique délire de persécution [...]. On fit de moi un poète néoréaliste alors que je me considérais comme un poète tout à fait normal [...], ma poésie était étiquetée produit délirant et sans doute m'auraient-ils enfermé dans un asile et électrifié en bonne et due forme si je n'avais pas émigré à Oslo pour poursuivre mon néoréalisme en paix. [...] J'ai compris très tôt que si j'allais probablement réussir en tant que poète j'aurais été incapable de faire un métier intellectuel, j'ai donc fait en sorte de gagner ma vie comme ouvrier métallurgiste, conscient que la poésie ne m'apporterait pas un sou et qu'avec ma poésie je risquais en plus de prendre des coups. » C'est pour le moins faire preuve d'une certaine lucidité. Mais entre un possible complexe d'infériorité, une tendance peut-être paranoïaque, un sentiment d'injustice ou de rage devant des critiques virulentes ou peut-être malveillantes, il me paraît difficile de choisir : « Ils ont publié mes poésies pour se payer ma tête, ils ont exposé le monstre de foire. [...] La poésie est tout, écrivis-je, et je me suis pris une volée d'injures. » Luigi Di Ruscio qui écrit plutôt vite ne s'appesantit pas, si bien que pour nous le fond reste quelque peu obscur : « bref j'écrirai un roman sur tout ce qui se

passera dans le cadre de mes connaissances directes et il est possible aussi qu'il ne se passe plus rien ou que tout se passe d'une façon totalement différente sans compter que je pourrais comprendre le tout de façon totalement erronée et totalement blasphémique ». Tout en ayant mis une grande distance entre lui et l'Italie (« Soigner la dépression de l'âme où niche le poulpe, le porc, l'ogre, la carpe, la harpe, la rage [...], notre colère dépend des offenses que nous ont infligées tous ceux qui sont au-dessus de nous, nous atteindrons la catharsis recherchée par hasard ou par spéculations précises ») ; après avoir visiblement installé un cordon de sécurité autour de sa personne, Luigi Di Ruscio se tenait cependant informé de la vie culturelle italienne à laquelle il continuait de participer épisodiquement : « Premier colloque de poésie ouvrière. Roversi a participé par télégramme, Rossi invente une poésie contre la poésie de l'autorité, [...] Nascinbeni ne se prononce pas, Raboni ne dit rien non plus mais le soussigné déclare : S'il vous plaît, avant de voir en moi un poète ouvrier considérez-moi d'abord comme un mammifère à l'état pur. »

Logé avec femme et enfants dans une H.L.M. aux confins d'Oslo d'où il pouvait observer les couchers de soleil ou le calme des dimanches d'été, Luigi Di Ruscio travaillait dans une fabrique de clous. Il passera 37 ans « dans l'atelier des tréfileuses, là où on prépare les fils avant la fabrication des clous, travail épuisant sur deux tréfileuses, avec deux roulements, de six heures à quinze heures ou de quinze heures à minuit ». Ce n'était pas sans danger et dans les premières années, alors que les ouvriers réclamaient depuis longtemps des filets de protection, juste avant les congés, un camarade aura la tête tranchée par un câble. « Sortir de l'usine c'était comme rentrer d'une guerre dont on ne sort vivant que par hasard, de la graisse partout, poussière de tréfileuse, l'odeur des savons brûlés, les métaux qui grincent et la sueur qui coule jusque dans les yeux [...], être licencié c'est comme si on vous crachait dans l'inconnu, la chute ne sera pas amortie [...] et j'admire le courage de ma femme qui s'est entêtée à épouser un ouvrier pressé au maximum pour un salaire minimum, blasphémateur athée et communiste par-dessus le marché. » Membre du syndicat des métallos d'Oslo, Luigi Di Ruscio avait sa fierté d'ouvrier et il valait mieux ne pas l'asticoter pendant son travail qui demandait une attention et une tension de tous les instants : « Je refuse qu'on me regarde travailler, quand on me scrute trop j'arrête immédiatement les machines et je me plante immédiatement devant le scrutateur pour lui demander s'il a quelque chose à me dire. [...] Les camarades qui travaillent avec moi sont au courant, la poésie du soussigné ils la voient vivre sous leurs yeux, [...]

la poésie est une attitude particulière envers l'existence, elle se serait révélée quand bien même je n'aurais rien écrit, c'est une nouvelle façon d'être, une sorte de nouvelle ère biologique. » Été comme hiver Luigi Di Ruscio rentrait du travail à vélo, il se reposait une ou deux heures puis s'installait devant sa machine à écrire : « et après avoir fait le larbin toute la journée je me retrouve enfin face aux verbes pour donner des nouvelles de notre brutalisation ». Quant à sa femme qu'il aimait d'un « amour furibond » mais qui ne pouvait pas lire l'italien (« Cette foldingue croyait soigner tout le bordel du monde à coups d'aspirine »), elle faisait des ménages dans des banques quelques heures par jour : « Pour pouvoir joindre les deux bouts nous avons mené une vie très modeste, pas de restaurant, pas de cinéma, pas de théâtre ».

Dans ce « roman » concocté à l'âge de la retraite, Luigi Di Ruscio ne nous cache rien de la trivialité de sa vie de couple ou du travail en usine, mais ce n'est peut-être pas le plus important. Le plus important, du point de vue littéraire, je crois que ce sont toutes ces fulgurances (pensées, réflexions) qui, tels des météores, illuminent sa prose. Il ne s'y arrête pas parce qu'il écrit très vite et l'on peut comprendre sa femme que le bruit de la machine horripilait : « quand j'écris, les décharges de mon Olivetti modèle 46, machine à écrire très bruyante, fusent comme les décharges d'une kalachnikov en délire ». Aurais-je pu titrer cette chronique *Les guerres de Luigi Di Ruscio* ? C'est dans le récit d'une anecdote qu'il nous révèle incidemment ce qui est peut-être bien la quintessence de son écriture : « tu te trompes, moi c'est quand je raisonne trop que je m'égare, à l'improviste je vois les choses avec une extrême précision, et quand je réagis vite mes réactions sont toujours justes, [...] je ne suis perfide que quand je spécule, pris au dépourvu je suis un bon gars. » Visiblement, beaucoup de choses ont dû venir à l'improviste sous l'écriture rapide de Luigi Di Ruscio, par exemple lorsqu'il place son bébé devant la glace : « Adrian a fait dix mois, il marche avec assurance, je l'ai mis devant le miroir, il a ignoré son père, comme c'est la première fois qu'il se voit vraiment il est fasciné par sa propre image, et il essayait de s'attraper en grattant la glace, mauvaise idée que de briser le miroir, le moi se multiplie et devient tranchant. » Si l'on isole la dernière partie de la phrase de son contexte (« mauvaise idée que de briser le miroir, le moi se multiplie et devient tranchant »), ne dirait-on pas un aphorisme qui pourrait nous faire penser à quelque philosophe et sur lequel on pourrait gloser jusqu'au vertige ? Dans son instructive préface, Angelo Ferracuti nous dit que Di Ruscio pouvait intégrer dans sa prose des citations philosophiques ou des réminiscences

de ses lectures et ce pourrait bien être le cas ici. À propos d'un souvenir d'Italie et de jeunesse lorsqu'il collait des affiches, l'auteur nous en donne une variante : « si tu vois ton ennemi en te regardant dans la glace mieux vaut ne pas briser le miroir, l'image se multiplie et devient tranchante. » Mais il y a bien d'autres fulgurances qui sont visiblement les siennes et sa façon de les exprimer est confondante, on dirait qu'un vent très frais vient dissiper un épais brouillard afin de rendre aux choses leur crudité. Sans crier gare, Di Ruscio peut par exemple faire un constat de ce genre : « la mode est aussi aux nationalités de plus en plus petites ». Lorsqu'il évoque ses déplacements à vélo il peut tout aussi bien nous dire d'une façon totalement impavide : « Impossible que le réel ne corresponde pas à ce que je vois ». Et sur la vie, et sur ses écrits, Luigi Di Ruscio est d'une lucidité à toute épreuve : « Si vous la soumettez au verdict d'un détecteur imaginaire de mensonges, cette toile d'araignée linguistique sera déclarée non-crédible à quatre-vingt-dix pour cent, or il suffit d'un pour cent pour attester l'horreur qui nous étrangle et l'indestructible joie qui nous poursuit [...], pour nous les misérables c'est la comédie, la dérision de nos malheurs, et dans de rares et illustres cas l'épopée qui est de mise. Si la comédie nous sied c'est aussi à cause des systèmes rocambolesques que nous mettons en œuvre pour survivre. » Plutôt que de citer en entier un passage d'une grande originalité sur la joie (« et tu trébuches, tu te cognes le genou contre un angle, tu achètes des fleurs à ta conjointe et à crédit un nouveau frigo ou un poste télé, tu t'endettes »), je peux au moins citer encore une fulgurance qui rapproche notre écrivain des philosophes adeptes de l'aphorisme : « tout voir par brèves lueurs, [...] nous ne pouvons voir notre condition que du point de vue le plus distancié ». Peut-être un peu dépressif (« Tous les matins je me dis : Lève-toi ! L'autre moi-même répond : J'ai pas envie. Comment ça ? Allez, lève-toi ! Après tant d'insistance je finis par me lever et ça continue à peu près comme ça toute la journée »), Luigi Di Ruscio pouvait cependant être traversé par des joies et par des enthousiasmes sincères qui m'ont fait un peu penser, toutes proportions gardées, à l'écrivain suisse Maurice Chappaz.

Une lecture attentive permet de remarquer que *La Neige noire d'Oslo* n'est pas un « roman » écrit d'une façon linéaire ou chronologique. Il relève plutôt du patchwork, ce que confirment de nombreux indices. Les dix années qui séparent la page 76 (« j'ai 68 ans ») de la page 98 (« aujourd'hui j'ai 78 ans ») me font plutôt penser à un montage de textes (ou de fragments) éparpillés sur des feuilles volantes au fil des années. Car dix ans pour écrire 22 pages, cela paraît peu plausible de la part d'un Di Ruscio qui écrivait

continuellement et plutôt vite, d'où les dérapages, embardées et rattrapages toujours miraculeux de l'équilibre, au galop sur sa machine à écrire. Ce qui me fait encore pencher pour le montage (mis à part les répétitions des dernières pages qui ont visiblement échappé à l'auteur et que l'éditeur aurait peut-être pu rattraper), c'est qu'à la page 108 nous sommes le 14 novembre 1999 à Oslo et qu'à cette date Di Ruscio a 69 ans alors qu'il en a 78 à la page 98. « Ici je vis et j'écris depuis cinquante années », peut-on lire dès la page 18, ce qui laisse supposer l'année 2007 alors que l'allusion à l'Union soviétique de la page 59 (citée plus haut) est visiblement antérieure à 1989. Dans un passage où apparaissent à la fois Amelia Rosselli et Antonio Porta, nous avons au moins cette indication : « ce roman-là je veux me le savourer plusieurs années, j'accumule des tonnes de matériaux, un vrai déluge de notes et de coupures de journaux ».

L'une des originalités de Luigi Di Ruscio, mais cela ne peut se voir en traduction, c'est bien sûr la langue (l'italien) qu'il utilisait. De cela aussi il était très conscient car lorsqu'il revenait dans les Marches il voyait chaque fois dépérir un peu plus ce dialecte dont en Norvège il employait toujours les termes : « J'ai transplanté à Oslo tout l'univers linguistique de Fermo lequel, à cause des communications de masse, disparaissait dans sa patrie d'origine. Le transport fut d'autant plus facile que cet univers linguistique occupe très peu d'espace, pas même besoin d'une sacoche, j'ai passé les frontières comme un roi sans soucis douaniers, en revanche, convoyer la machine à écrire qu'on m'avait offerte fut une autre histoire, lourde comme une enclume, elle a failli me faire éclater l'hernie, l'univers linguistique est toute mon âme et les âmes franchissent les frontières sans souci aucun. »

Mais cela fait un moment déjà que je vous ai gardé une petite fulgurance de Luigi Di Ruscio, juste pour la fin, juste merveilleuse : « et il suffit d'un rien pour sauver le monde, juste un oiseau qui volerait au bon endroit ».

Jacques LÈBRE